L'esprit de clocher

Autor(en): **Pichonnaz, L.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **80 (1951)**

Heft 7

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1040626

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'esprit de clocher

Il est touchant de constater comme, jusqu'à l'âge de 7 ans, l'enfant est imbu de l'esprit de famille. Inutile d'essayer de contredire le bambin, haut comme trois pommes, qui se plante crânement devant vous : « Mon papa a dit... ». Ce qui suit est, à ses yeux, d'une véracité dure comme fer, solide comme une montagne. Cette disposition de nos petits est, après tout, fort heureuse ; pour autant bien sûr que le papa en question ne débite pas trop d'âneries. Car, même en ce dernier cas, votre dialectique la plus serrée se révélera impuissante en face de ce que « papa a dit ».

Dès l'âge scolaire, les horizons s'élargissent : c'est la maîtresse, ou le maître, qui devient un oracle infaillible. Que voilà une écrasante responsabilité pour ceux qui ont à former les citoyens — et les citoyennes éventuelles — de demain. Que le jeune écolier apprenne à connaître et à aimer son village, son bourg, sa ville : c'est normal, c'est indispensable. Mais qu'il sache aussi que « son village n'est pas le centre du monde », pour reprendre la pittoresque expression d'un maître vénéré ; qu'il est, sous d'autres cieux, d'autres gens qui peinent, qui souffrent et qui pleurent, et à qui doit aller au moins une parcelle de sa sympathie. Les enfants sont si sensibles au bonheur comme au malheur des autres ; encore faut-il les leur faire découvrir. Il faut voir leurs yeux s'embuer de larmes quand vous leur dites qu'il existe, à Vals, une jeune femme qui n'a été dégagée de l'avalanche meurtrière que pour apprendre la mort de son mari et de ses trois enfants.

Pardonnable chez un gosse de 13 ans, cet esprit régionaliste est exécrable, et, de plus, absolument ridicule chez l'adulte. Vous est-il arrivé d'entendre parler de tel canton moins plantureux que le nôtre, avec un petit air de suffisance, teinté d'ironie, voire de mépris ? On vous dira sous un retroussement des narines et entre deux plis démesurément descendants aux commissures des lèvres : « Comment ces gens peuvent-ils vivre là-haut ? » Mais, il y vivent très bien ! Pauvrement, peut-être. Qu'importe ! Je ne sache pas que la richesse soit un garant sûr de bonheur et surtout de grandeur morale.

Encore ce maudit esprit de clocher, ou de caste si vous préférez, qui empoisonne quelquefois les contacts entre citadins et campagnards, ouvriers et paysans. Qui n'a entendu cette apostrophe de chambrée : « Espèce de paysan ! » Je pense qu'il faut donner ici, au noble et beau terme de paysan, un sens plutôt péjoratif. Il est possible que le « paysan » n'avait pas fait quelque chose de joli, joli ; mais chacun sait que les bonnes manières ne sont pas nécessairement l'apanage des jeunes citadins. D'autre part, le travailleur des champs est-il toujours compréhensif à l'égard de l'ouvrier d'usine, de l'employé de bureau ou de commerce ? Celui-là ne décoche-t-il pas quelquefois à l'adresse de celui-ci une de ces moues significatives, cinglantes comme un soufflet ?

Faisons la part des choses et, avec un éclectisme de bon aloi, tâchons de nous comprendre. Que dans nos écoles chrétiennes, où l'on enseigne le précepte divin : « Vous êtes frères... » l'on apprenne à aimer et non à haïr. Et nous entendrons moins de ces adultes, un peu ignorants souvent et passablement stupides toujours, chantant sur tous les tons : « Y en a point comme nous ! »

L. Pichonnaz.